



Assemblée générale de la Fédération protestante de France

Message du Pasteur François Clavairolly

Président de la FPF

30 janvier 2021

Mesdames et Messieurs les délégués, chers invités, chers amis,

1. Se souvenir

C'est avec les mots suivants que j'introduisais les vœux de la Fédération protestante de France le 23 janvier dernier :

« Cette année 2020 aura été celle d'une crise terrible provoquée par la pandémie du Covid. Elle aura été aussi, nous en sommes tous témoins, celle de la fraternité, où tant de gestes et tant de mots nous ont fait comprendre et vivre l'humanité dans l'attention à l'autre et dans la responsabilité partagée. Avec les plus vulnérables, les plus pauvres, les étrangers, les anciens mais aussi les plus jeunes, les enfants ou les étudiants. Cette année aura enfin été l'année d'une conscience renouvelée de la spiritualité, une année dont l'épreuve qui n'est pas finie, nous le savons tous, nous replace chaque jour qui vient, devant des questions que nous croyions enfouies et parfois même oubliées : la peur, la mort, la solitude, et plus largement encore la finitude, la fragilité et l'interdépendance de nos vies-mêmes et de nos systèmes ».

Oui, un retour sur cette année passée est à mes yeux indispensable pour qui veut comprendre ce qui advient. En pleine pandémie mortelle, entre Pâques, Ramadan et Hanoukka, il aura été légitime de se demander ce qu'avaient à dire les religions, juive, chrétienne et musulmane. Il est même salubre de se demander si elles ont une légitimité à exprimer quelque chose qui fasse sens. Un sens plus utile pour le commun des mortels que le soin et la consécration admirables des personnels soignants. Un discours plus pertinent que celui des politiques qui doivent déjà prévoir ce qui va arriver demain. Un rite plus pertinent que la belle liturgie éphémère des acclamations de 20h un peu partout en Europe.

Et si elles se taisaient enfin, les religions¹, pensent peut-être quelques-uns plus nombreux qu'on ne l'imagine ! Si enfin l'épreuve du Coronavirus était la preuve de leur vacuité ! Voici pourtant que leur silence est un message. Voici pourquoi une place Saint Pierre si calme et des églises si peu fréquentées ressortissent elles aussi à la religion par leur quasi silence. C'est qu'il s'agit d'un silence passager, mais un silence messenger. Passager à l'image du samedi saint,

¹ Olivier Pigeaud, Bible et religion(s), Smpp, 2020, p 51 et ss.

passage entre mort et vie, un silence messager à l'image du Ramadan qui dès la nuit tombée promet une fête comme l'annoncent aussi les lumières de Hanoukka.

Devant les souffrances et les deuils, le silence est parfois de mise. Il arrive qu'il soit effectivement le seul lieu symbolique dans lequel chacun puisse enfin se plonger pour s'écouter soi-même, se retrouver et s'accepter, dans une solitude toute humaine et dans les abysses d'une spiritualité la plus intime éprouvée et comme mise à nu par l'épreuve. Au lieu du bavardage qui rassure et couvre ce silence d'introspection pourtant risqué, au lieu des commentaires sans fin qui réassurent, au lieu des analyses et des péroraïsons sociologiques, philosophiques, psychologiques et même économiques les plus fines, détaillant, révélant les significations et les conséquences, les sens « cachés » ou « profonds », il y a aussi, comme l'écrit le sage Ecclésiaste (Qo 3, 7), un temps pour se taire. Y compris pour les religions.

Certes, l'occasion était belle de réparer la panne de la machine religieuse due au confinement, par toute une série d'inventions et d'initiatives cultuelles et prédicatives, et par l'optimisation de la technique au service de la liturgie. Les réseaux, heureusement, ont permis de faire lien. Et les rassemblements hebdomadaires qui n'ont pu se tenir dans les mosquées, les synagogues et les églises ont malgré tout tenu leur promesse grâce à Internet, YouTube, WhatsApp, Facebook, Tweeter, Zoom, etc. Le style de notre assemblée générale 2021 en est l'illustration en direct sur les plateaux de l'Eglise Martin Luther King. Le thème bien connu en protestantisme depuis cinq siècles de la « communion spirituelle » a retrouvé sens en christianisme y compris pour les plus « réalistes ».

Les religions ont fait ce qu'elles avaient à faire, « relier » les êtres et « relire » les textes anciens. La Fédération protestante de France et tous ses membres sans exception, ont répondu présent dans cette épreuve et je voulais commencer ce message en exprimant l'immense reconnaissance de tous ceux qui ont été au bénéfice de votre présence et de vos actions, le rapport d'activité en fait largement état. A vous toutes et tous un immense merci.

Certains, dont je suis et vous en êtes, j'en suis sûr, se sont vraiment réjouis de cette créativité révélant que personne n'était alors ni en retard ni en avance, mais que tous étaient invités à l'imagination et convoqués à la joie de la rencontre virtuelle, juifs, musulmans, bouddhistes ont fait la même expérience. Le virtuel ne s'opposait pas au réel, ici, chacun en convenait, mais seulement au physique de rencontres provisoirement empêchées qu'il remplaçait avec un « réel » succès.

D'autres, un peu sombres, se sont empressés de s'interroger sur ce regain d'activité religieuse relayée par des supports numériques. Ils ont même soupçonné dans ce foisonnement et ce qu'ils jugeaient dès lors comme un activisme, la peur du vide et la réponse auto-justifiante à la nécessité de faire fonctionner le religieux. Fallait-il maintenir, même de façon technique et artificielle, la visibilité d'un *deus ex machina* requérant des liturgies et des scénographies en toute circonstance, fût-ce au prix d'un déni consistant à contourner les vraies questions des fidèles -Où est Dieu ? -, -Pourquoi avons-nous si peur de la mort aujourd'hui ?

Mais il y a plus encore. Le silence est aussi de mise, pour ne pas dire leur confinement au moins provisoire, pour quelques théologies approximatives quant à leur rapport à la maladie et à la mort, car elles ne pourront plus se déployer avec autant d'aplomb « après » exactement comme « avant ».

2. Combattre

Il existe un texte dans la bible qui raconte ce combat contre le mal et c'est celui de la nuit de l'ange, la nuit de la lutte de l'ange avec Jacob dont une peinture illustre rapporte intensément le sens, en l'église Saint Sulpice (Gn 32, 23-33) : Jacob est agressé par une force mystérieuse. Il est en lutte avec cette force et se trouve finalement blessé, même s'il l'emporte. Jacob est notre humanité blessée mais victorieuse. Jacob s'appellera dès lors Israël car il se sera affronté à la vie à la mort, à la question de Dieu.

Nous sommes agressés, dans la nuit de cette épidémie, nous sommes tous et toutes meurtris et blessés, confrontés aussi aux questions essentielles. Mais, comme Jacob, nous ne verrons pas l'aurore sans être bénis, toutes et tous. Les deuils et les souffrances, les noms des morts et non pas seulement leur nombre, les engagements sans faille de tous ces acteurs au combat ne pourront pas être oubliés. Ils seront bénis, tout aussi mystérieusement que le mal aura failli nous vaincre.

Ici se glisse un autre silence qui parle : celui de la reconnaissance. Celui de la reconnaissance de notre infinie petitesse devant l'énormité du mal et l'horreur de la mort.

La religion est alors non pas seulement ce qui fait humblement « lien » ce qui est juste, ni ce qui autorise chacun à « lire et à relire » en silence les textes fondateurs ce qui est tout aussi juste, mais aussi et peut-être surtout, selon sa troisième étymologie, ce qui fait prendre conscience dans le « scrupule et le respect silencieux » de cette distance, de cet écart entre soi et soi, entre soi et Dieu, et qui touche à cette précarité, de cette finitude. Il n'y a rien de plus spirituel que de consentir à cette finitude, que « d'accepter d'avoir peur et donc de pouvoir commencer à être courageux et non pas téméraire ou crédule ». D'avoir conscience de cette « précarité », autrement dit comme l'évoque ce mot, de prier l'Autre dans la conscience d'une dépendance à son égard.

3. Protester

Le silence des religions est aussi la louange intérieure et reconnaissante des précaires, à l'image du silence du mendiant ou du mineur isolé de la Porte de la Chapelle qui craint lui aussi d'avoir le Covid, ou du sans papier qui tend la main mais dont on entend à peine la demande ni même le merci. Rien d'autre que cela. Juste cela. Elle est, cette louange intérieure, un souffle exprimant un remerciement aux hommes pour leur capacité à lutter, et à Dieu pour sa bénédiction secrète. Elle est reconnaissance murmurée mais imprenable, car elle confesse humblement et avec constance que Dieu proteste contre la mort depuis tous les commencements. C'est ainsi, croyant ou incroyant, que l'homme est fait : d'os, de chair et aussi... de transcendance, pour protester lui aussi contre la mort.

4. Construire et déployer

Construire une société de responsabilité et de confiance avec les autres

La crise que nous traversons peut s'analyser selon différents critères et être passée au crible de plusieurs disciplines. Un nombre considérable de réflexions et de points de vue ont été publiés dans des ouvrages, des revues et dans la presse. Un regard scientifique et médical,

tout d'abord, puis politique, économique, sociologique, anthropologique et même théologique a été porté sur ce qui est vécu par la population en France et dans le monde. Mais la situation est telle qu'elle ne permet pas encore de prendre suffisamment de recul pour tirer de ces nombreux enseignements ceux qui feront date, ceux que nous retiendrons, ceux qui seront pertinents et utiles.

Pour ce qui est d'un regard informé par l'évangile, deux éléments peuvent servir de balise, de jalon provisoire sur un chemin qui n'est pas entièrement parcouru à ce jour puisque la pandémie n'a pas encore dit son dernier mot : ces deux éléments sont la responsabilité et la confiance. La responsabilité qui est cette capacité à répondre de la situation, de ses propos et de ses actes, personnellement et collectivement, et la confiance qui renvoie non à une naïveté ou à un déni de réalité mais à une pratique fondée sur une promesse.

La responsabilité est celle du politique, certes, mais aussi celle de chacun de nous, et la confiance est l'acceptation que l'histoire qui s'écrit n'est pas celle d'un malheur. Ce renvoi aux deux termes de responsabilité et de confiance peut se résumer dans cette fable :

Un pasteur (ou un rabbin, je ne sais plus) demandait à un autre pasteur comment vas-tu ? Ce dernier répondit : « En un mot : bien ! ». Et en deux mots lui demanda l'autre ? « Pas bien ! » répondit-il.

Tel est le sujet : celui de la complexité de notre réponse. Entre ceux qui consentent au mal et veulent traverser la nuit de l'épreuve avec la sagesse et le cœur vaillant, mais seuls, (en un mot : tout va « bien »), et ceux qui consentent lucidement à leur finitude et acceptent de se risquer à un appel à l'aide, fût-ce en deux mots (« pas bien ! »), le paysage humain est ainsi posé dans toute sa vérité, tel un champ de beauté, de joie, de bonheur et d'héroïsme mais mêlé de peur, de plainte, de pleurs et de larmes intérieures. (Le « confinement », à cet égard, a pu signifier dans le quotidien de nos vies pour un grand nombre de personnes ce qu'était justement cette « finitude ».)

La crise provoquée par cette pandémie ravive la prégnance de cette réalité qu'est la responsabilité humaine, personnelle et collective, dont la Réforme a relevé au XVI^e siècle l'enracinement christique. Il s'agit chaque jour en effet d'oser répondre sans crainte de ses choix, même dans le danger. Car la mort qui rôde n'est plus le lieu d'un désespoir ni l'expression d'un jugement divin, puisque Dieu a déjà tout pardonné en Christ, mais le lieu d'un témoignage courageux.

Luther, puis Calvin une génération après, rappellent à notre conscience d'aujourd'hui cette *certitudo fidei* : y compris, précisément, en temps de peste, donc, et Dieu sait si ce fléau a concerné le monde entier. Aucune interprétation liée à la culpabilité ne fait donc sens ici ni aucune justification de la souffrance des hommes ne saurait se fonder sur le message chrétien : l'essentiel est bien cette responsabilité, cette capacité de dire que le projet de vie de la cité est celui qui prime, de sorte que tous soient sauvés -ici même au sens sanitaire du mot-. Citer le Réformateur de Wittenberg me laisse l'opportunité de dire que le sujet qui nous préoccupe n'est pas nouveau et met en œuvre les mêmes ressorts théologiques que ceux d'aujourd'hui, et que l'humilité de jadis et la conscience de la finitude devraient aussi inspirer les esprits d'hier comme ceux d'aujourd'hui : voici ce qu'il écrivait il y a cinq siècles en pleine

peste : « *Je demanderai à Dieu par miséricorde de nous protéger. Ensuite, je vais enfumer, pour aider à purifier l'air, donner des médicaments et les prendre. J'éviterai les lieux, et les personnes, où ma présence n'est pas nécessaire pour ne pas être contaminé et aussi infliger et affecter les autres, pour ne pas causer leur mort par suite de ma négligence. Si Dieu veut me prendre, il me trouvera sûrement et j'aurai fait ce qu'il attendait de moi, sans être responsable ni de ma propre mort ni de la mort des autres. Si mon voisin a besoin de moi, je n'éviterai ni lieu ni personne, mais j'irai librement comme indiqué ci-dessus. Voyez, c'est une telle foi qui craint Dieu parce qu'elle n'est ni impétueuse ni téméraire et ne tente pas Dieu.* »

Le Réformateur n'est pas médecin, ici, ni un « sachant », mais au moins recommande-t-il de n'être pas téméraire, d'obéir aux injonctions des autorités et de jouer le jeu de la prudence dans le respect d'autrui.

Etre responsable n'est donc pas une posture individuelle ou égoïste comme on pourrait le comprendre dans une mauvaise vision du protestantisme mais justement fraternelle, communautaire et solidaire.

Quant à la confiance, il apparaît que la crise sanitaire met tout à l'épreuve : le discours et les pratiques des médecins, des responsables politiques, des médias, et même du voisin. Comme si la Covid était virulente jusque dans les esprits et non seulement dans les corps, répandant une autre charge virale, celle du doute, de la colère, de la méfiance, de la peur et de l'anxiété, provoquant même la révolte, ce que je nomme le « séparatisme d'occasion » comme on le voit ou comme on l'entend dans les propos de certains responsables élus.

Cette virulence est aussi cause de la fatigue générale de cette charge psychologique dont on parle pour les populations excédées par tant de contraintes et tant de difficultés de tous ordres.

Mais de fait, là n'est pas l'essentiel de cette crise de la confiance : elle touche au plus profond de soi, à la conscience de sa vie et de sa fragilité.

La crise que nous traversons se caractérise aussi par sa dimension spirituelle. Elle renvoie à une dimension oubliée² ou, à bien des égards, reléguée aux sujets secondaires des préoccupations de la vie quotidienne : celle de la profondeur, de l'épaisseur humaine, autrement dit de la spiritualité.

Le message de l'évangile peut être compris comme ressource explicite d'intelligence : au moment où chacun se masque et se protège, il rappelle que malgré le masque et la distance, et peut-être justement « avec » le masque et la distance, il est par-dessus tout requis l'appel à une relation, à un lien, à un regard porté vers autrui qui ne soit pas de haine ou d'agression, mais un regard confiant et souriant. Il est demandé une reconnaissance avec l'autre et le pari d'une confiance collective. La distance n'empêche pas le lien, et la frontière nécessaire peut être lieu de rencontre, l'écart peut être occasion de regard et de propos remplis d'échanges, l'espace entre les visages et les corps peut être territoire à habiter en vue de relations

² Cf. La dimension oubliée, Paul Tillich, DDB, 1969.

nouvelles : l'invention de nouvelles salutations, la lecture des regards et les gestes improvisés signent cette volonté de ne pas rompre le lien.

Quand la respiration rendue parfois pénible oblige à penser à soi seulement et à son désagrément, à porter attention à son propre souffle, le message de l'évangile appelle à ne pas manquer de souffle pour rencontrer l'autre différent, à le reconnaître et à vivre avec lui. Quel paradoxe que celui de se protéger, de garder ses distances, de ne pas se toucher, et en même temps d'être touché au cœur par la hauteur d'âme de ceux qui répondent toujours présent ! Les médecins, les personnels soignants, les pompiers, les policiers, les fonctionnaires, les enseignants, les caissières, les vigiles, les délégués de l'assemblée générale, les éboueurs, les livreurs, les commerçants qui acceptent le risque d'une présence, même s'ils avouent parfois qu'ils sont là parce qu'ils n'ont pas le choix.

Les Eglises et les œuvres sont aussi présentes, responsables et solidaires dans la cité : les associations et les fondations chrétiennes, y compris les protestantes, n'ont jamais fermé mais toujours accueilli, qu'il s'agisse de l'exclu, du sans domicile fixe, du mineur isolé, du demandeur d'asile ou de quiconque a frappé à leur porte. La parole et le geste chrétien ont été et restent au rendez-vous. Dans une société qu'on disait à l'envi déchristianisée, que signifie cette réalité ?

Elle signifie que si dans la détresse où se détressent les solidarités naturelles, familiales et amicales, les chrétiens se vivent malgré tout comme citoyens responsables et confiants, ce qu'ils sont.

Dans cette détresse où affleure la violence, parce que le lien se dénoue entre les personnes, il s'agit de ne pas se satisfaire de cet état de fait comme le déplore à l'envi un Régis Debray qu'on croyait plus confiant³.

Certes, nous assistons au discrédit de la parole publique et au manque de crédit du politique en la matière⁴. La pandémie révèle les manques cruels de solidarité publique et les difficultés sanitaires dans lesquelles se trouvent tant de personnes, notamment celles qui vivent à la rue.

La crise, tel un moment de jugement comme l'indique l'étymologie de ce mot, passe au crible du jugement la société européenne.

Les personnes vulnérables auront donc été exposées plus que d'autres, les personnes âgées, les pauvres, les étrangers, les détenus, les malades et maintenant les jeunes, les étudiants. Et les retards de ce pays auront été montrés en plein jour ! Ehpad, établissements pénitentiaires, foyers, etc.

L'un des nombreux enjeux de cette crise est donc de révéler, non pour culpabiliser, ou huer, ou ricaner, mais pour avancer, en responsabilité et en confiance⁵.

³ Cf. L'Obs, N° 2920, p.63.

⁴ Cf. Bernard Cazeneuve, A l'épreuve de la violence, Stock, Paris, 2019, p.86.

⁵ « Le monde est une question ironique : et toi, que fais-tu ? » Paul Ricœur, P.V, 1, p.182.

5. Etre fraternel

La question plus fondamentale ne serait-elle donc pas celle de l'exigence inlassable, dans ce monde en pleine mutation, de la fraternité ? La pandémie a mis à mal les systèmes de santé, les économies, la crédibilité du discours politique, mais plus généralement elle a questionné les idéaux de fraternité, renvoyant chacun -individus, familles, associations, religions, pays- à ses intérêts immédiats, personnels, communautaires, stratégiques, sanitaires, et nationaux. Elle a même interrogé le modèle démocratique de plein fouet dans sa capacité à répondre vite et fort dans ses décisions face à des nécessités et des choix, sans bafouer l'attention à l'autre, au plus faible, au plus vulnérable.

La globalisation de la pandémie aura été à sa façon symptôme d'une mondialisation des compétitions et des risques de conflits : compétition des économies, des laboratoires de recherche dans leur course au vaccin, des systèmes de santé, ... et au plan politique, exacerbation des tensions entre pays, sans solidarité très visible entre le Nord et le Sud, contrebalancée sans doute insuffisamment par des instances ou des organismes régulateurs (OMS, Union européenne, etc.).

La France peut-elle porter dans un tel contexte son message de fraternité, une fraternité non pas assassine mais inlassablement réconciliée ? Et le protestantisme peut-il honorer sa parole dans un tel conflit d'intérêts ?

En tout cas, l'on comprendra que dans un tel contexte, les questions qui le portent restent vives : donner envie d'être ensemble, vivre du feu du buisson ardent de l'Exode tout autant que de celui des Lumières, arrimer la foi en Christ à la raison critique et se prémunir du fondamentalisme qui gagne ici et là, plaider pour la justice climatique et pour une création bonne, faire valoir sans relâche les exigences de l'accueil des exclus et des exilés, refuser les tribalismes confessionnels, se tenir loin des réductions à une morale discriminante de ce qu'est la parole délibérément inclusive de l'évangile, aborder dans un esprit d'intelligence les sujets difficiles comme celui de l'interreligieux et faire accéder au langage les fragiles et les vulnérables, apprendre et vivre l'œcuménisme au lieu d'en parler aimablement seulement, enchanter la rencontre interpersonnelle pour lutter contre la société lugubre qui nous guette, regarder l'autre différent au lieu de baisser le regard ou de changer de trottoir, comprendre ce que signifie rendre hommage à Samuel Paty, un citoyen français décapité en pleine rue par un fanatique, et non pas commencer immédiatement à tergiverser sur les risques de la liberté imprenable d'expression et de culte. Ecrire à la main, avec nos mains, en quelque sorte, une « bible manuscrite »⁶ faite de nos histoires et de nos pauvres vies, et lire ensemble cette bible, comme la bible manuscrite en est un exemple. Et enfin ne pas juger l'autre, ne pas en avoir peur, le bénir, y compris dans sa dimension énigmatique qui échappe à notre raison, qu'il s'agisse de l'origine, de la culture, de l'orientation sexuelle, de la confession religieuse, bref de l'altérité irréductible de chaque être⁷.

⁶ Cf. La Bible manuscrite, Biblio, Paris, 2020.

⁷ « Les hommes sont les ennemis de ce qu'ils ignorent », Ibn Arabi, *in* L'islam au XXI^e siècle, les cahiers de la conférence de Paris, février 2019.

Je voudrais terminer ce message en revenant à la bible et à sa lecture, puisque nous aurons aujourd'hui l'immense privilège d'entendre le professeur Elisabeth Parmentier de la Faculté de Genève et de Strasbourg sur ce sujet, avec ce beau texte d'un autre professeur, Elian Cuvillier⁸ : « *La Bible se présente, dans son fond, comme une proclamation de l'antidestin -et ce n'est pas pour rien que la psychanalyse, qui partage avec elle cette conviction, s'y réfère très souvent-. Le prophète Ezéchiel s'élève fermement contre la parole selon laquelle « les parents ont mandé des raisins verts et les dents des enfants ont été agacées » (Ez 31,29). Cela peut se résumer à travers la proposition suivante : de ce qui a été, on ne peut déduire ce qui sera. Dit autrement, l'humain n'est pas prisonnier d'un destin qui le condamnerait à n'être que le résultat de son passé, de sa naissance, de son histoire, de sa famille ou de tout autre chose. Le Dieu de la Bible, et particulièrement pour les chrétiens, le Dieu de Jésus-Christ, est Celui qui libère l'humain de ce qui le tient prisonnier. Et cela a évidemment une portée éthique fondamentale qui est à découvrir au jour le jour pour celui ou celle qui fait l'expérience d'une telle libération. »*

Pour finir, je ne veux pas manquer de faire mémoire ici de ceux qui nous ont quittés cette année, et en n'en oubliant aucun, alors qu'ils sont si nombreux. Je tiens en tout cas à en citer trois qui nous auront tous marqués, le pasteur Michel Leplay, le pasteur Jimmy Meyer et le pasteur Jacques Maury. Que leurs témoignages restent dans notre souvenir, et que notre reconnaissance à leur égard nourrisse nos propres témoignages pour demain et pour d'autres que nous.

Belle assemblée ordinaire 2021.

⁸ Cf. Elian Cuvillier in ETR, Tome 95, 2020/3, p 393-394.